

SOCIETE ANALPHABETE

FLUSSER, Vilém

*La Force du
quotidien*

Mame, 146 p.,
1973

*Le Monde codifié
(Conférence
du 3 mai 1973)*

Institut de
l'environnement,
48 p., 1974

*L'association
Supposé /
Angenommen,
Network/Réseau
des Amis de
Vilém Flusser
vient d'être créée à
Strasbourg. Ren-
seignements et
adhésion : 17,
route de Saint
Léonard F-67530
Boersch, T. 331
88.95.94.88*

Ce qui caractérise notre situation actuelle en matière de lecture, c'est ce fait, qui n'a pas encore pénétré complètement la conscience, que les lettres sont en passe de perdre leur rôle. Il existe en effet, actuellement, des méthodes plus fonctionnelles qui permettent de visualiser des sons, mais aussi certaines qui rendent superflue la visualisation.

On peut répondre sur ce point que nous autres hommes avons la capacité fort étrange de transmettre aux générations futures non seulement des informations reçues en héritage, mais aussi des informations acquises. Nous sommes capables de coder des informations dans des symboles, de transmettre ces symboles à notre entourage, puis de les rappeler. De toute façon, nous utilisons pour dépasser notre condition biologique l'organe qui nous est biologiquement donné, c'est-à-dire essentiellement cet organe très complexe qu'est la bouche, mais aussi les mains, organes non moins complexes.

Depuis qu'il y a des hommes, la bouche et les mains servent à transmettre des symboles à l'entourage. Grâce à la coordination de la langue, des dents, des

lèvres, du palais et de la cage thoracique, on produit des vibrations de l'air, et ces vibrations sont codifiées en phonèmes qui servent à signifier des informations acquises : on parle. Et grâce à la coordination des deux mains et des doigts, des objets concrets (d'abord des pierres, des os et du bois) sont transformés (« informés ») afin de signifier des informations acquises. Les informations transmises par l'air peuvent être désignées sous le terme de culture « orale », les informations transmises sous forme d'objets concrets peuvent être qualifiées de culture « matérielle ». L'alphabet a été inventé pour combiner les avantages des deux cultures et minimiser leurs inconvénients. La bibliothèque est une prothèse de la mémoire, soutien qui obéit à peu près à la même structuration que la culture orale, et qui est au moins aussi durable que la culture matérielle.

Mais pourquoi, de la pensée à l'écrit, un si long détour par le langage ? Une explication (interprétation) extrémiste de l'invention de l'alphabet dirait qu'il a suivi, de la pensée à l'écriture, le long détour par le langage pour contraindre la pensée à un discours discipliné, progressif et

processuel ; pour actualiser en une conscience historique la tendance contenue, à titre de virtualité seulement, par les langues flexionnelles. Grâce à l'invention de l'alphabet, c'est l'Histoire au sens propre qui est devenue alors possible, et ce non parce que l'alphabet fixe les événements, mais parce que, auparavant, aucun événement n'était imaginable, seulement des incidents. Selon cette explication, seuls ceux qui maîtrisent l'alphabet jouissent d'une conscience historique. Voilà qui est radical, car cette interprétation dénie une conscience de l'Histoire non seulement aux analphabètes mais aussi à toutes les cultures dont les langues ne sont pas dotées d'un alphabet. On leur concède toutefois d'autres formes de conscience qui ne nous seraient pas accessibles. Les réflexions qui vont suivre adoptent cette interprétation radicale de l'alphabet, encore qu'il apparaîtra que nous sommes précisément en passe de renoncer à la conscience historique (c'est-à-dire à la lecture au sens strict du terme).

Texte et magie

Au début de l'Histoire et dans la majeure partie de son déroulement, l'alphabet a été réservé à une élite. Il constituait un code secret, et seuls ceux qui y avaient été initiés jouissaient d'une conscience historique. La plus grande partie de la société continuait de s'orienter dans le monde en fonction d'objets concrets, surtout en fonction d'images et grâce à la langue parlée, vivant donc à travers une conscience magique et mythique. Mais, entre l'élite et les masses, il y a eu un feed-back toujours plus intense, grâce à quoi la pensée historienne s'est sans cesse chargée d'éléments magiques et mythiques, et grâce à

quoi la pensée magique et mythique est devenue toujours plus historienne. Au sein de cette « dialectique interne » de la société occidentale, on peut directement percevoir la dynamique motrice de l'Histoire. Tandis que les textes n'ont cessé d'« expliquer » les images (les transcendant sous forme de lignes alphabétiques), les images se pressaient toujours neuves au sein des textes qui les éclairaient afin de les « illustrer », de sorte que la pensée conceptuelle, alphabétique est devenue toujours plus imaginative, et la pensée imagée toujours plus conceptuelle. Vers la fin de cette période de l'Histoire qu'on appelle le Moyen Age, ce phénomène est particulièrement sensible : l'élite alphabétisée (l'Eglise) se guidait sur des textes linéaires (avant tout la Bible et Aristote), et sa pensée était donc historienne (au sens d'une histoire sainte) ; or les mythes et les images ne cessaient d'affluer à sa conscience et devaient être intégrés à la pensée textuelle (par exemple sous forme d'enluminures, de sculptures de chapiteaux ou de vitraux). La masse des analphabètes s'orientait en fonction d'images, de mythes et de rituels magiques (fêtes et danses, par exemple), mais l'histoire sainte pénétrait toujours plus profondément dans sa conscience, de sorte que les images, les mythes et les fêtes devinrent sans cesse plus historiques, conceptuelles, toujours plus « chrétiennes ».

La prédominance des élites alphabétisées, des *litterati* (aujourd'hui, on parlerait d'« intellectuels ») sur la société analphabète a revêtu des formes différentes au cours de cette période (celle du pouvoir ecclésiastique ou celle d'un pouvoir exercé par des intendants), mais elle n'a jamais été contestée. C'est pourquoi diverses idéologies ont été élaborées afin de la « légitimer ». La plus radicale de ces idéologies était celle de l'Eglise catholique, suivant laquelle les prêtres jouissaient d'une autorité « transcendante » qui les mandatait pour diriger la société (afin de la conduire au salut). Mais c'est dans une autre idéologie, la platonicienne, que s'exprime de manière particulièrement claire le pouvoir de l'alphabet.

L'anthropologie platonicienne voit dans l'homme un être déchu du ciel dans le monde des phénomènes. Le ciel (*topos uranikos*), nous pouvons nous le figurer comme une sorte de bibliothèque. C'est un magasin d'informations (« idées ») qui y sont stockées selon les règles du langage écrit (de manière « logique »). Celui qui sait lire, c'est-à-dire celui qui voit les idées de manière « théorétique », et qui connaît l'ordre logique, peut révoquer les idées. Lors de la chute du ciel sur terre, nous avons cependant traversé le fleuve de l'oubli et désappris à lire. C'est analphabètes que nous arrivons sur terre, idiots. La plupart restent, leur vie durant, dans cette situation, mais quelques-uns peuvent se remémorer la lecture (grâce à des méthodes spéciales). Parmi ce petit nombre, quelques-uns vont chercher à transposer dans le monde des phénomènes les informations sélectionnées, à transformer le monde selon les idées. Mais ils sont dans l'erreur, car le monde défigure les idées qui y sont transposées, il les « falsifie » (c'est l'argument platonicien



JACOPO DE BARBARI

contre les images et, en général, contre la pensée et l'action magiques et mythiques). Seule une petite minorité consacre sa vie à la lecture des idées (la théorie) et tourne le dos au monde phénoménal. Les membres de cette élite des philosophes (ceux qui maîtrisent l'écriture) sont appelés à être « rois », car eux seuls sont en mesure de conduire la société vers la vérité, le bien et la beauté. Ce qui nous intéresse dans cette idéologie, ce n'est pas seulement qu'elle justifie la domination des intellectuels, mais qu'elle propose une singulière inversion de la fonction des bibliothèques : il ne s'agit plus de dépôts où nous engrangeons des informations acquises pour les convoquer à nouveau ; au contraire, nous vivons en fonction de bibliothèques où des idées « éternelles », immuables sont conservées. La lecture d'informations logiquement articulées est le but de la vie. Cette affirmation aiguë est le dernier mot de la conscience historique alphabétisée.

Pensée formelle et gouvernement rationnel

Toutefois, une réserve décisive doit être formulée à cet égard. En effet, l'alphabet n'est pas un code « pur » ; il recèle toujours des idéogrammes. C'est manifeste chez Platon, et il faut réfléchir au fait que la pensée de ceux qui maîtrisent l'écriture n'est pas seulement historico-processuelle, mais toujours également formelle et calculatrice, et que cette contradiction interne n'a jamais été effectivement surmontée dans la conscience des élites. En d'autres termes, il faut tenir compte du fait que notre société n'est pas alphabétique, mais alphanumérique.

Les lettres ne sont pas le mode original de l'écriture. Les premières tablettes écrites qui nous soient parvenues (tablettes d'argile) présentent des formes qui sont censées représenter des idées et non des sons. Il est important de saisir de quel type de pensée il est question en l'occurrence : il s'agit de comptes. En voilà un exemple tout à fait représentatif : lorsque s'est effectué le passage du paléolithique

au néolithique, donc, en gros, le passage d'une vie de chasse et de collecte à une vie de plantation et de culture, et lorsque les hommes se sont sédentarisés sur les rives des fleuves, le problème de régulariser les cours d'eau est apparu. A la fois pour éviter les inondations et pour amener l'eau aux plantations. Bref, le problème de la canalisation est devenu vital. On a vite compris qu'il n'était pas opportun de retourner le limon sans obéir à un plan déterminé. Il a semblé plus approprié de se camper sur un monticule (par exemple les tas d'ordures ménagères) et d'embrasser la situation de là-haut. De ce point de vue surélevé, on pouvait ébaucher les projets de futures structures d'irrigations. Ces projets donnaient lieu à des figures gravées sur des tablettes d'argile. Ce n'étaient pas des images au sens de copies de choses vues, comme toutes les images antérieures. C'étaient des images de notions (idéogrammes), et les notions signifiaient des phénomènes « virtuels », non encore réalisés (canaux à creuser). Les hommes qui gravaient ces projets dans l'argile, les premiers géomètres, pensaient de manière formelle et formulaient des réflexions : ce furent les premiers intellectuels. Puisqu'ils pré-« scrivaient » le comportement de la société (présentaient des modèles pour les projets des canaux à creuser), ils constituaient la première forme d'un gouvernement rationnel.

Cette pensée formelle, codée à travers des lignes droites, des cercles et des triangles, est toujours allée de pair avec la pensée discursive, codée dans des processus, de l'élite alphabétisée. Dans le code alphabétique, il y a toujours eu des signes permettant d'articuler cette réflexion calculatrice. On peut (en un sens très large) nommer ces idéogrammes des « chiffres », car ils désignent des concepts selon lesquels il est possible de mesurer les phénomènes ; on peut alors parler d'un code « alphanumérique ». On peut l'observer dans l'anthropologie de Platon (et dans sa représentation du ciel) : il tient l'homme pour un être familier des figures géométriques (idées), qui sait ordonner ces figures

BRETON, Philippe
Une histoire de l'informatique
Le Seuil, 261 p., 1990

EISENSTEIN, Elisabeth
La Révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes
La Découverte, 350 p., 1991

FEVRIER, James
Histoire de l'écriture
Payot, 624 p., 1988

GANASCIA, Jean-Gabriel
L'Arme-machine : les enjeux de l'intelligence artificielle
Le Seuil, 279 p., 1990

GOODY, Jack
La Logique de l'écriture : aux origines des sociétés humaines
Armand Colin, 197 p., 1986

selon les règles du langage alphabétique écrit (selon les règles de la logique).

Bien que la conscience historique ait surgi avec l'invention de l'alphabet et qu'elle se soit tournée contre la conscience antérieure, magique et mythique, elle n'a jamais été une conscience purement processuelle. Elle a toujours recélé des éléments formels et mathématiques, ce qu'atteste le fait que l'écriture alphabétique a toujours dû intégrer des chiffres. Mais la pensée formelle et la pensée processuelle sont structurellement irréconciliables : l'une pense de manière atemporelle, l'autre dans le temps linéaire. On le constate dans la lecture de textes alphanumériques : en déchiffrant les lettres, l'œil suit la ligne ; il circule, au contraire, lorsqu'il s'agit de lire des figures géométriques ou des expressions arithmétiques. Les figures géométriques et les algorithmes forment des îles dans le courant des lettres, ce sont des interruptions du discours. Cette dialectique interne à la conscience de l'élite alphabétisée s'exprime très souvent sous la forme, par exemple, de la controverse présocratique entre Héraclite et Parménide : pour l'un tout coule, pour l'autre, l'être est immuable.

Au cours de la période de loin la plus longue de l'Histoire, l'alphabet a été un code élitiste. Avec l'invention de l'imprimerie, l'alphabet s'est répandu parmi les bourgeois et, un peu plus tard, avec l'introduction de la scolarité obligatoire, l'alphabet est devenu un code accessible à tous, partout présent dans la société. La conscience historique (en un sens inflationniste et dévalué) est devenue le bien commun, chacun sait déchiffrer des lettres. Mais la conscience magique et mythique n'en a pas pour autant été bannie, elle a simplement été refoulée et menace toujours de faire irruption de manière effrénée. Le passé le plus récent en témoigne. Cette démocratisation quelque peu ambiguë de la capacité de lecture a déclenché un bouleversement bien plus intéressant de la conscience (et de la structure de la société).

On peut considérer la Renaissance comme une révolution accomplie par la bourgeoisie des villes (avec les artisans et les commerçants) contre l'élite alphabétisée (contre l'évêque). On peut tenter d'expliquer cette révolution en prenant le marché comme point de départ. Auparavant, chaque matin, l'évêque sortait de sa cathédrale pour se rendre au marché afin d'y examiner les marchandises exposées, en s'appuyant sur les textes (de la Bible, notamment), et d'en fixer la « juste » valeur d'échange. Par la suite, le marché devint libre, c'est-à-dire que les valeurs d'échange se réglaient l'une l'autre d'elles-mêmes, de manière cybernétique, selon l'offre et la demande, par exemple. Mais cette explication masque un état de choses plus profond. Du point de vue de l'évêque, en effet, les produits de l'artisanat exposés sur le marché, chaussures ou poterie par exemple, étaient des imitations plus ou moins parfaites d'idées éternelles et immuables (l'essence de la chaussure ou l'essence de la poterie), et leur valeur était fonction du degré de perfection auquel parvenaient ces imitations. Du point de vue de l'artisan, cependant, ces objets

FAUT-IL LIRE ?

*Mourriez-vous
si vous ne lisiez pas ?*

*Mon avis
sur la question
est qu'il faut lire
le moins possible*

*Lire est superflu
et la lecture, emmerdante
pour les yeux*

*Lire peut même
être dangereux
pour ceux qu'on lit
prenez Rushdie*

*Il y a aussi
que les gros liseurs
sont des gens tristes
(la lecture d'ailleurs
les rend encore plus tristes)*

*Savoir s'en passer
de jour comme de nuit
c'est la bonne solution
on respire mieux*

*Suffit d'y croire
alors, finies les larmes
la lecture est abolie
le livre, enterré*

*Sans lui
ce moribond dispendieux
vous verrez comme on est bien
seul à seul et entre nous*

*Au commencement
de notre souffle.*

François MAILHOT

avaient reçu la forme que leur avait donné leur créateur, et ces formes pouvaient être améliorées. C'est pourquoi les artisans refusaient l'autorité de l'évêque (et ainsi l'autorité de l'Eglise en général) en matière d'examen des productions du marché (et son jugement en matière politique). Cette différence dans l'attitude à l'égard des idées (des formes) est la racine de l'époque actuelle, de la modernité.

Pour la conscience maîtrisant l'écriture (la conscience classique comme la conscience chrétienne), un texte transcendant se déploie au-dessus de nos têtes, que nous pouvons lire et sur lequel nous réglons notre conduite. Ce texte contient de manière intangible toutes les informations (formes, idées, et, grâce à la théorie ou à la foi, nous sommes à même, en lisant, de contempler ce texte. C'est encore plus net dans l'islam : ce qui est écrit peut être lu, et le Coran est la clé permettant de déchiffrer le texte, le destin. Pour les artisans révolutionnaires néanmoins, c'est seulement dans la pratique que se formaient les informations : le travail était la source de toutes les connaissances, de toutes les expériences et de toutes les

valeurs. La forme d'une poterie ne peut être déchiffrée quelque part, elle se dégage seulement lorsque l'on prend de la terre de potier dans ses mains et qu'on la travaille. Et plus on produit des poteries, mieux on parvient à définir comment elles doivent être. Donc les informations (les formes, les connaissances, les valeurs) ne sont pas immuables, éternelles, mais progressivement améliorables : elles sont des « modèles ». Cela ne signifie pas seulement que la pratique humaine est comprise comme source du progrès (humanisme), mais, et c'est plus significatif, que le concept de « théorie » se transforme.

Pour ceux qui maîtrisent l'écriture, la théorie est une lecture contemplative de formes immuables. Elle devient désormais une activité : elle doit proposer des modèles à la pratique, et améliorer ces modèles progressivement en fonction de la pratique. La théorie entre ainsi dans une double contradiction : d'un côté, il lui faut se livrer à l'observation (elle doit examiner ce qui se passe dans l'atelier), de l'autre, elle doit se soumettre à l'expérience (elle doit observer ce qui se passe dans l'atelier lorsqu'on y met en pratique les modèles qu'elle a proposés). Cette contradiction entre théorie et observation, d'une part, théorie et expérience, d'autre part, conduit à la science, à la technique modernes, ainsi qu'à la révolution industrielle et au monde où nous vivons aujourd'hui. Bref, à l'époque moderne, la théorie est entrée au service de la pratique (ceux qui maîtrisent l'écriture sont entrés au service des artisans et, plus tard, de l'industrie).

Cette dévaluation des intellectuels – autrefois rois, désormais employés (à l'exemple des écoles qui ont quitté les couvents pour les villes industrielles) – est cependant un processus extraordinairement complexe, qui n'est pas encore tout à fait clair à notre esprit. On a l'impression, d'un côté, que, grâce à l'imprimerie et à la scolarité obligatoire, toute la société a pris part à l'activité intellectuelle : tous savent lire donc participer au gouvernement, chacun est devenu un petit évêque. Mais, d'autre part, la lecture a été dévaluée : il ne s'agit plus, en effet, de gouverner la société d'après des textes qu'on a déchiffrés, mais d'esquisser sans cesse de nouveaux modèles. Les petits évêques démocratisés ne disposent plus de textes d'après lesquels ils seraient en mesure de se gouverner eux-mêmes et de gouverner les autres : ils n'ont plus d'autorité. Savoir lire n'est donc plus, pour eux, d'un grand profit. A cela vient s'ajouter le fait suivant, qui bouleverse tout : le théoricien, désormais employé de l'atelier et de l'industrie, a pour fonction de fournir des modèles. Il doit proposer des formes de traitement des objets. On peut appeler « nature » l'ensemble des objets, de sorte qu'on attend des théoriciens employés qu'ils maîtrisent la science de la nature. Or on constate que la nature n'est pas aisément descriptible, bien qu'elle soit assez facilement prévisible ; que, en ce qui la concerne, les chiffres sont mieux adaptés que les lettres, donc, si l'on considère la nature comme un texte, conformément à la tradition (*natura libellum*), ce texte semble ne pas avoir été écrit avec des lettres, mais avec des chiffres. C'est pour-

GORCE, Mathieu Maxime

*Les Pré-écritures et
l'évolution des
civilisations
18000 à 8000
avant J.C.
Klincksieck, 197 p.,
1974*

MICHIE, Donald

*Réflexions sur
l'intelligence des
machines
Masson, 255 p.,
1990*

MILLER, Walter

*Un cantique
pour Leibowitz
Denoël, 352 p.,
1961*

PLATON

*Œuvres complètes
Gallimard, coll. La
Pléiade, 2 vol.,
1 472 p. et
1 676 p., 1940-
1977*

SALLENAVE, Danièle

*Le Don des morts :
sur la littérature
Gallimard, 189 p.,
1991*

quoi, par la suite, les théoriciens (et, un peu plus tardivement, les intellectuels en général) ont abandonné la lecture et l'écriture des lettres au profit de l'écriture et de la lecture des chiffres. Tandis que la société dans son ensemble lit toujours davantage de lettres, les intellectuels se concentrent de plus en plus sur des chiffres, et deviennent ainsi à nouveau (insidieusement) une élite dominante, possédant un code secret : par exemple, le code digital. Autrement dit, tandis que la société, comme tout, devient toujours plus consciente de l'Histoire, l'élite abandonne ce niveau de conscience et commence à penser de manière formelle.

La soumission au code

Dès le début de la Renaissance, les avantages de la pensée mathématique par rapport à la pensée historique étaient clairement perçus comme tels. Mais ce n'est qu'avec Descartes qu'on a effectivement saisi la problématique de cette pensée. On peut résumer cela de la manière suivante : la pensée calculatrice est plus claire et plus distincte que la pensée qui n'utilise que les lettres ; en effet, les lettres se fondent l'une dans l'autre tandis que tout chiffre est distinct d'un autre grâce à un intervalle clair. Par conséquent, la substance qui pense clairement et distinctement (*res cogitans*) est d'ordre arithmétique. Tandis que la nature, monde des objets, est une substance étendue sans intervalles (*res extensa*). Si j'applique la substance pensante à la substance étendue (*adaequatio intellectus ad rem*), la substance étendue semble se faulter dans les lacunes de la substance pensante. On peut remédier à cela : je peux associer des chiffres à chaque point de la substance étendue. La géométrie analytique est un transcodage rigoureux de la géométrie à l'arithmétique, et elle permet de connaître et de manipuler la nature. Un peu plus tard, on constatera que, grâce à cela, les intervalles entre les nombres ne peuvent être supprimés : les points auxquels n'avaient pas été associés des chiffres se dérobaient et n'étaient pas saisis. C'est pourquoi Newton et Leibniz comblèrent les intervalles grâce à des nombres d'un ordre supérieur (intégration des différentielles). Grâce à pareilles équations différentielles, tous les points du monde pouvaient être désormais appréhendés, ce qui signifie que tous les processus étaient susceptibles d'être exprimés dans des formules. La pensée historique et processuelle fut subordonnée à la pensée formelle. Certes, au prix d'un code chiffré que la société dans son ensemble ne sait pas lire et qu'elle doit donc suivre aveuglément, comme, par le passé, les analphabètes, les textes des *litterati*.

On peut résumer ainsi ce qui s'est produit : le code alphanumérique est devenu bien commun. Tout le monde sait lire les quelque vingt-six lettres et les dix chiffres arabes. Chacun est à la hauteur de la pensée historique comme des rudiments de la pensée formelle. Mais, en même temps, une nouvelle élite de théoriciens (et plus tard, d'intellectuels en général) a commencé d'extraire les chiffres du code alphanumérique. Ces

chiffres, devenus indépendants des lettres, sont agencés en un code toujours plus raffiné et selon des règles sans cesse plus affinées ; ce code est illisible pour la société. La pensée formelle et calculatrice de l'élite devient de plus en plus fonctionnelle, les modèles proposés par les élites toujours plus performants, et la société doit se soumettre aveuglément à ces modèles. Une caste de prêtres est en train d'apparaître comme on n'en a jamais vu, pas même dans l'Égypte des dernières dynasties. Cela ne suffit pourtant pas à rendre compte de manière adéquate de la situation actuelle de la lecture (ni de celle de la société alphanumérique en général).

Au début de notre siècle, on a eu l'impression que l'omniscience et la toute-puissance des sciences étaient pour demain. Tout pouvait être formulé (connu) dans des équations différentielles et ces équations pouvaient être appliquées comme des modèles (tout était faisable). C'est la raison véritable de l'optimisme culturel de nos pères. Mais pour pouvoir appliquer des équations différentielles, il faut les recoder dans des nombres « naturels », il faut les numériser. C'est bien évidemment toujours possible en théorie. Mais on s'aperçoit que cela dure très longtemps lorsqu'on a affaire à des équations complexes (c'est plus long qu'une vie humaine, et, pour les équations complexes, plus long que la durée prévisible de l'Univers). Dans la mesure où les équations effectivement intéressantes sont très complexes, il appert qu'elles n'ont aucune utilité pratique. Il existe toujours des problèmes insolubles. C'est la raison véritable de notre pessimisme culturel.

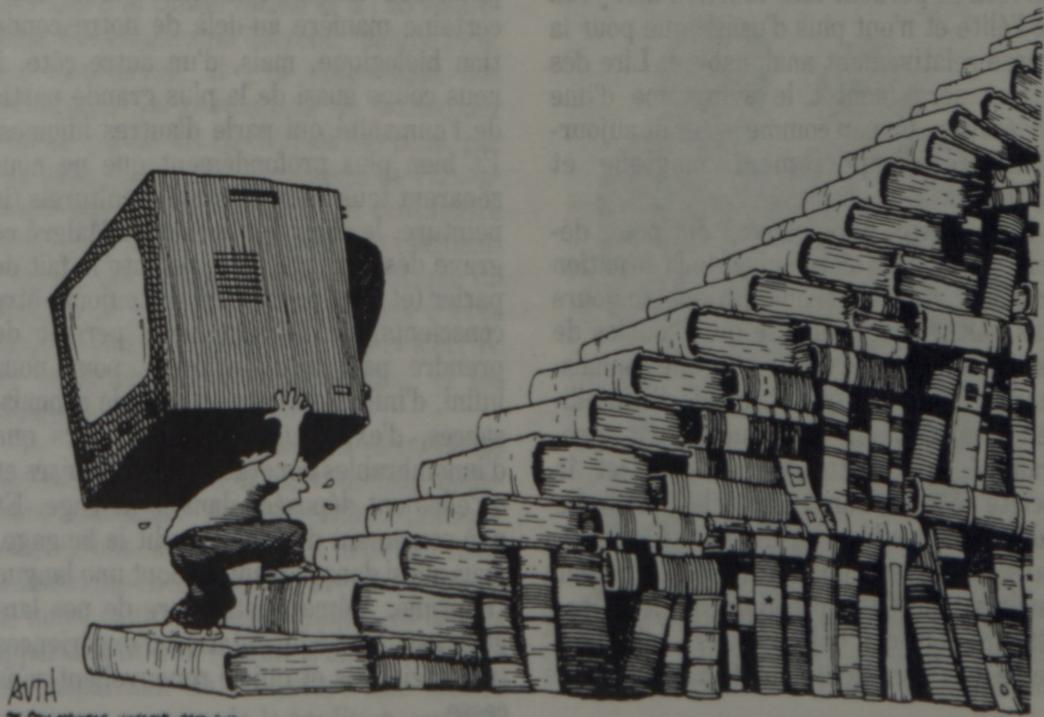
Les ordinateurs et la pensée synthétique

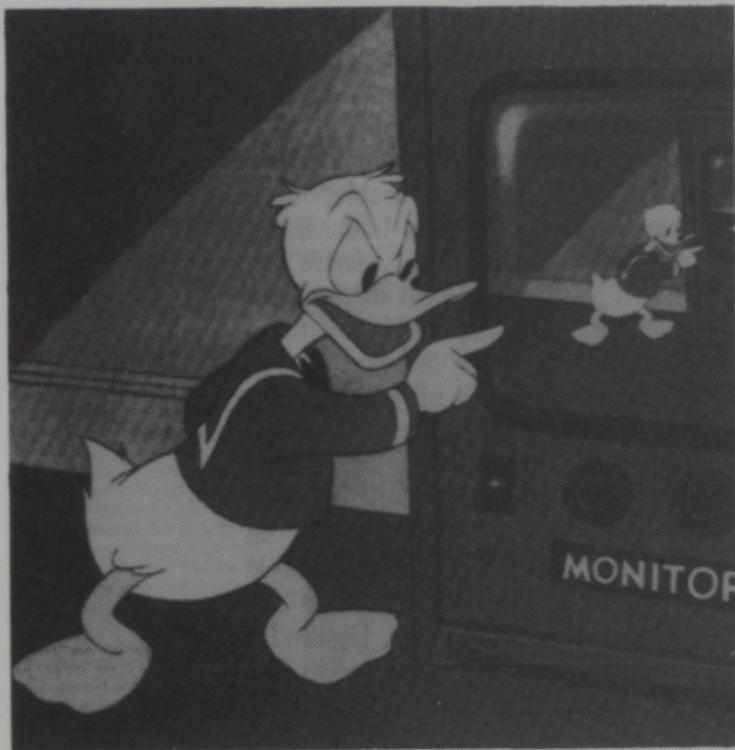
C'est pour accélérer le calcul des équations différentielles qu'on a inventé les ordinateurs, mais les problèmes fondamentaux sont eux-mêmes trop complexes pour être résolus, même à la vitesse de travail d'un ordinateur. Cependant, ce sont des phénomènes différents et inattendus qui sont apparus avec les ordinateurs.

Le premier tient à la méthode de calcul. On s'est aperçu du fait que, grâce à la vitesse que les ordinateurs permettaient d'atteindre, toutes les méthodes élégantes

de calcul élaborées au cours de l'ère moderne devenaient superflues. Il suffit de procéder avec deux chiffres (1 à 0). Il suffit de « digitaliser ». Ce qui signifie que le niveau de conscience mathématique, calculatrice, est devenu mécanisable, donc transposable des hommes à la machine. Dès lors, nous n'avons plus à écrire des chiffres ni à les lire, car c'est devenu une activité indigne des hommes. En revanche, nous avons à manipuler la structure de l'univers des nombres (à programmer les machines pour le calcul). Ce pas en arrière par rapport au calcul, et en avant vers l'analyse et la synthétisation des structures, ouvre à la pensée formelle un domaine qui provoque immédiatement le vertige. Cette pensée doit élaborer des codes pour pouvoir s'articuler. Ces codes exigent une longue initiation et ceux qui y ont accès constituent une élite sociale. Certes, nous pouvons observer à quel point sont nombreux les enfants qui tout en jouant accèdent à ce niveau de conscience, et comment ils restent assis, fascinés, devant leur ordinateur ; mais nous avons le sentiment que ces enfants sont guidés par des programmes dont ils n'ont aucune idée. L'importance de la notion de « boîte noire » (un instrument utilisé par tout le monde et néanmoins impénétrable dans son fonctionnement) ne cesse de croître.

Le deuxième phénomène auquel il convient de réfléchir est le fait que les ordinateurs ne se contentent pas de calculer ; aussi surprenant que cela puisse paraître, ils se livrent aussi à des computations : ils ne réduisent pas seulement les algorithmes en nombres (en bits constitués de points), mais ils composent également des figures par assemblage de ces bits : ils en font, par exemple, des lignes, des surfaces (bientôt, ils feront des corps et des corps mobiles) et aussi des sons. Ces figures peuvent être couplées l'une sur l'autre, former, par exemple, des corps mobiles à la fois colorés et sonores. Des mondes totalement différents sont devenus computables à partir de chiffres. Ces mondes dont on peut faire l'expérience (esthétique) doivent leur production à la pensée mathématique, formelle. Cela signifie que non seulement les savants théoriciens et les techniciens qui appliquent ces théories ont à apprendre ces





codes, mais aussi les intellectuels dans leur ensemble (et surtout les artistes) s'ils veulent participer au monde culturel à venir. Ceux qui ne sont pas à même de déchiffrer les nouveaux codes sont des analphabètes dans un sens au moins aussi radical que l'étaient ceux qui, autrefois, ne maîtrisaient pas l'écriture.

Ce qui est décisif, c'est que les nouveaux codes des ordinateurs sont « idéographiques », c'est-à-dire qu'ils ont aboli le lien entre la pensée et la parole. L'élite nouvelle pense en chiffres, en formes, en couleurs, en sons, mais de moins en moins en mots. Les règles de leur pensée sont mathématiques, chromatiques, musicales, mais de moins en moins « logiques ». Cette pensée est de moins en moins discursive et toujours davantage synthétique, structurée. Après avoir abandonné l'alphabet, les chiffres n'ont pas seulement laissé derrière eux la pensée historique, ils ont développé une conception entièrement an-historique du temps. La pensée historique et causale a cédé la place à une pensée calculatrice et statistique. La pensée élitaire s'est affranchie de la structure discursive de nos langues, et elle ne connaît, ne vit, n'évalue le monde et elle-même qu'en y voyant non plus des processus, mais des computations, comme des courbes dans le domaine des relations. Ce qui signifie que nos langues et *a fortiori* les lettres perdent leur fonction aux yeux de l'élite et n'ont plus d'usage que pour la masse relativement analphabète. Lire des lettres sera bientôt le symptôme d'une arriération, un peu comme le serait aujourd'hui un comportement magique et mythique.

Dans cette perspective, on peut dépeindre de la manière suivante la situation actuelle : une élite qui devient toujours plus hermétique esquisse des modèles de comportement, d'expérience et de connaissance grâce à ce qu'on appelle l'« intelligence artificielle », laquelle est programmée par cette même élite, et la société se guide sur ces modèles, pour elle indéchiffrables bien qu'elle puisse y obéir. Dans la mesure où les modèles restent impénétrables à l'entendement de la société (ce sont des boîtes noires), elle n'est même pas consciente du fait qu'elle est

ainsi manipulée. Dans ce qu'on appelle le « monde développé », la société est capable de déchiffrer des lettres, jouit d'une conscience historique, et c'est un avantage pour elle : elle cherche à analyser la situation d'après des critères historiques ; or ceux-ci ne sont plus adaptés à cette situation. Dans ce qu'on appelle les « pays en voie de développement », la société cherche à entrer dans l'Histoire (apprendre à lire, apprendre à manipuler des lettres) et, au regard des analyses que nous venons de faire, on en rirait si la situation n'était pas aussi tragique. Bref, le fait de parler des langues et le transcoding des langues en lettres sont en passe de devenir superflus (voire contreproductifs), et les langues et les textes sont sur le point de déchoir au rang de bavardage vulgaire et de démagogie.

La thèse catastrophiste affirme que nous serions en passe ou d'abandonner nos langues et nos littératures (comprises comme ensemble de lettres) ou, du moins, de les livrer à un ensauvagement vulgarisateur. Cette affirmation ne saurait être acceptée telle quelle, simplement parce que, en abandonnant nos langues et nos littératures, nous renoncions à l'un de nos biens les plus précieux, à ce que nous ont légué nos ancêtres afin que nous le conservions et l'accroissions.

Le fait qu'il y ait un abandon de la parole et de l'écriture alphabétique dans le domaine de la pensée constitue un argument décisif en faveur d'un engagement visant à conserver et accroître cet héritage. Pour mieux le comprendre, il faut avoir en vue ce qui se passe véritablement lors de la lecture et de l'écriture des lettres.

Ecrire et critiquer

Considérons tout d'abord l'écriture. Nous avons tous appris une langue dans notre petite enfance (ce qu'on appelle la langue maternelle). C'est un phénomène tout à fait mystérieux. Nous sommes biologiquement programmés pour la parole (non seulement en raison de la structure de notre bouche, mais aussi en raison de celle de notre cerveau) ; mais non pour parler n'importe quel langage. Avec l'apprentissage d'une langue, il s'ajoute une condition culturelle à notre détermination biologique. C'est, pour cette raison déjà, un processus ambigu : il nous élève d'une certaine manière au-delà de notre condition biologique, mais, d'un autre côté, il nous coupe aussi de la plus grande partie de l'humanité qui parle d'autres idiomes. Et bien plus profondément que ne nous séparent tous les autres codes culturels (la peinture, le chant ou le calcul). Malgré ce grave désavantage que présente le fait de parler (et dont nous devrions toujours être conscients), le langage nous permet de prendre part à un courant, pour nous infini, d'informations acquises, de connaissances, d'expériences et de valeurs que d'innombrables générations ont acquises et qu'elles ont déposées dans le langage. Et non seulement dans ce que dit le langage, mais aussi dans la manière dont une langue l'exprime. Même la structure de nos langues est une sédimentation d'expériences très anciennes et qui se renouvellent sans cesse.

Un peu plus tard, lorsque nous avons à peu près sept ans, nous apprenons à lire et à écrire. On constate que même cette activité, en apparence tout à fait culturelle, est elle aussi en quelque manière programmée dans notre cerveau ou qu'elle y a été programmée par la culture. Cet apprentissage ne consiste pas seulement à mettre en lumière ce qu'est le fait de parler, il s'agit également de mieux comprendre ce phénomène. Il s'agit donc de pénétrer notre propre manière de penser. Dans la lecture et l'écriture, nous prenons un certain recul par rapport au langage : il n'est plus un médium par le truchement duquel nous exprimons quelque chose, il devient un objet sur quoi nous imprimons des lettres. Cette distance par rapport au langage, grâce à quoi il devient objet, caractérise l'écriture.

Ecrire est donc une démarche tout à fait contradictoire. D'un côté, c'est percevoir la langue telle qu'elle sourd du plus profond de l'intériorité personnelle, réclamant d'être consignée par écrit ; de l'autre, c'est recevoir le langage d'autres personnes qui cherche à être appréhendé et transformé. Celui qui écrit ne se borne pas à se structurer soi-même, il entre aussi en dialogue avec les autres. Ce qui se passe peut être ainsi décrit : celui qui est en train d'écrire cherche à articuler les lettres selon les règles de l'écriture, contre la langue qui résiste. La raison de cette sournoise résistance de la langue à l'écriture tient à ce que les lettres et les règles de l'écriture ne correspondent pas exactement à la langue parlée. Ce qui est écrit n'est pas ce qui a été dit, mais un langage spécifique et « bien tempéré » pour l'écriture. Lorsqu'elle résiste à celui qui écrit et qui lui fait ainsi violence, la langue se délite et se tord, ce qui fait apparaître des virtualités de langue jusque-là inaperçues. L'écriture actualise ces virtualités qui pointent. On dirait que les lettres mortes de celui qui écrit sucent le sang du corps vivant de la langue et accèdent ainsi elles-mêmes à la vie. Le texte écrit mène une existence propre, et celui qui écrit est alors saisi d'un vertige créateur : il est celui qui dispense la vie.

Au cours de l'écriture, on constate à quel point sont nombreuses les virtualités qui sommeillent dans les langues. On découvre aussi que celui qui écrit peut accroître à l'infini l'univers de ce qui est dicible, de ce qui peut être vécu et de ce qui fera l'objet d'un jugement, à quel point il peut être créatif, et ce à tous les niveaux de langage, phonétique et syntaxique, sémantique et rythmique, jusqu'au plan du discours. Le vertige particulier dont celui qui écrit peut être saisi caractérise en général tout ce qui a été écrit de manière volontaire, et sans doute tout particulièrement l'écriture de textes philosophiques et scientifiques. Si l'écriture graphique devait être abandonnée (et, dans le domaine des sciences, c'est déjà presque le cas), ce vertige particulier disparaîtrait au profit de la poésie informatique.

Lire des textes nous entraîne à un double mouvement : il nous faut d'abord suivre les lignes et engranger, au point final, les informations qui nous sont transmises, les stocker dans notre mémoire et, là, les soumettre au processus de

MONJO, Armand

*Dires du bois
des pierres et
du feu*

Rougerie, 88 p.,
1985

*Quatre noms pour
nos visages*

Vie ouvrière, 95 p.,
1987

*Dans la tourmente
et dans la fête*

Dé bleu, 43 p.,
1989

Moi, dites-vous...

Table rase, 104 p.,
1989

MARMONAND,
Jo

MONJO, Armand

En avant la poésie

Batravelle, 93 p.,
1991

notre réflexion. Puis il nous faut remonter à contre-courant des lignes pour saisir la dynamique à l'arrière-plan de l'information (l'intention de celui qui a écrit) et entrer en dialogue avec elle. Actuellement, il est rare qu'on lise en appliquant pareille méthode ; le texte est, au contraire, survolé. C'est, pour celui qui écrit, une raison de désespérer, et c'est un argument en faveur d'un abandon de l'écriture et de la lecture. C'est une conséquence de l'inflation des textes, donc de la vulgarisation déjà enclenchée et de l'ensauvagement de l'écriture et de la lecture des textes alphabétiques.

Mais il y a toujours des gens qui, à l'occasion, sont capables de déchiffrer correctement des lettres. Le premier mouvement qui suit les lignes jusqu'au point, puis qui, de là, va jusqu'à la réflexion, révèle la nature diachronique, linéaire et discursive de telles informations. A la différence des algorithmes et des images, il ne s'agit pas d'informations devant d'abord être reçues puis analysées, mais d'informations qui doivent nécessairement être analysées pour seulement pouvoir être reçues. La lecture des lettres exige un effort plus grand que la lecture d'idéogrammes, et elle est moins confortable. En revanche, il est impossible de recevoir ainsi des informations de manière non critique. Suivre les lignes est une gymnastique intellectuelle de nature critique. C'est ce qui fonde la crainte de certains critiques de la culture, selon laquelle, avec la disparition de la lecture des lettres, c'est notre faculté critique qui sombrerait.

Le second mouvement, en direction inverse, est encore bien plus pénible et donc, actuellement, encore plus rare que le premier. Il s'agit de la tentative de traverser le texte (de passer entre les lignes) pour remonter jusqu'à celui qui l'a écrit, et, de là, jusqu'à l'arrière-plan de l'auteur. Toute une série de disciplines (comme la philologie, la critique textuelle, la psychologie, la sociologie) se sont efforcées d'établir méthodiquement cette seconde voie de la lecture. Il importe, en l'occurrence, de remarquer que ces disciplines ne sauraient être appliquées aux informations propres aux ordinateurs (par exemple à des images de synthèse ou aux algorithmes qui les programment). Ce sont des informations déjà complètement analysées lorsqu'elles sont produites, et il est absurde de vouloir les soumettre à une analyse à rebours. C'est ce que pense Wittgenstein lorsqu'il affirme qu'il serait absurde de vouloir se demander quel est le mobile de l'énoncé « un plus un égale deux ». Avec l'abandon de la lecture des lettres disparaît tout un pan de ce qu'on a appelé l'« analyse des principes ». A la différence des textes alphabétiques, les nouveaux médias sont tout à fait superficiels (tout à fait dépourvus d'arrière-plan), leur réception est facile ; ils sont, en revanche, impénétrables (boîtes noires) pour ceux qui ne savent pas lire leurs codes.

La lecture dépassée

On peut toutefois objecter à la lecture des lettres qu'elle est une méthode techniquement dépassée pour fixer ce qui a été dit ; et avec l'abandon de cette lecture, la

parole ne disparaîtrait pas du tout, elle serait même alors en mesure de se déployer véritablement. Cela mérite réflexion.

Les arguments avancés en faveur du maintien des lettres sont, au fond, des arguments en faveur de la conservation et de l'accroissement du langage et de la littérature. Comme si les lettres étaient la seule (ou du moins la meilleure) méthode pour réaliser cette préservation et cette croissance. Or cela est faux : les langues peuvent être mieux conservées grâce à des disques ou des magnétophones que grâce à des lettres, pour cette raison que ces dernières ne conservent que certains paramètres du langage parlé et en négligent bien d'autres (tous les paramètres de l'oralité), tandis que ceux-ci sont conservés aussi bien que les éléments littéraires par les disques et les magnétophones.

Pour ce qui est de l'accroissement du langage (l'actualisation littéraire de certaines virtualités de langue), les nouveaux index linguistiques se laissent mieux manipuler que des textes écrits. Qu'on prenne un disque pour exemple : aujourd'hui, les disques ne sont pas seulement manipulables à l'envi, ils sont aussi analysables avec ou sans l'aide d'appareils annexes. Ce qui signifie qu'on peut malaxer le langage au moins aussi bien avec des disques qu'avec un alphabet, et rien n'interdit d'être alors saisi d'un vertige poétique. Techniquement, rien n'interdit d'enregistrer après coup sur des disques ou des cassettes toute la littérature dont nous disposons. On constate que la lecture est une méthode techniquement dépassée : tous ceux qui maîtrisent la parole seront par la suite en mesure de recevoir tous les textes sans être dans la nécessité d'apprendre à lire les lettres. Dans une telle situation, les langues s'épanouiront mieux qu'elles ne pouvaient le faire sous la contrainte restrictive et réductrice de l'alphabet.

La lecture retrouvée

On peut résumer comme suit cette objection faite aux arguments avancés en faveur des lettres : il y a, certes, actuellement une tendance à affranchir la pensée du langage et, ainsi, à rendre superflu le langage parlé. Néanmoins, ceux qui sont attachés à la conservation et à l'accroissement des langues ne doivent, malgré tout, pas désespérer. Il y a maintenant des techniques qui permettent de transcoder tout ce qui est dit en chiffres (on peut, par exemple, faire tenir le contenu de l'*Encyclopaedia britannica* dans un centimètre cube de bits). Et si cela ne suffisait toujours pas à convaincre un fanatique du langage, il pourrait conserver ses chères langues dans des machines à lire et à écrire les sons, tels les magnétophones, et les manipuler à partir de là.

Ce sont là de puissants arguments contraires, mais il n'est toutefois nullement nécessaire de s'y rendre. Lorsque nous avons affaire à des lettres, nous maintenons encore un lien avec les origines de notre culture, même lorsque ces lettres apparaissent sur l'écran d'un ordinateur. La disparition de la lecture des lettres serait une rupture de la tradition, rupture

HIEROGLYPHES

*Ici sur les rives du Nil
l'homme inventa le mot visible,
donna leur force aux signes,
au dessin évident qui crée la chose.
Gravés ces signes sont sacrés.
Consultés dans les Ecoles de Vie
ils ne parlent qu'aux prêtres,
aux sages choisis, aux puissants.
Interrogés par le Grand Roi
ils répondent :*

*CECI EXISTE,
soyez soumis à nos lois, à vos dieux...*

*Bien creusés dans la pierre rose,
ils ont le fin sourire révélé
que nous transmettra plus tard la Joconde.*

Armand MONJO

dont nous ne pouvons nous représenter la gravité. Notre culture subirait alors littéralement (privée en fait de toute littéralité) une totale transformation. Il est possible que la lecture des lettres soit devenue sans nécessité pour la conscience contemporaine, et superflue aussi pour une pensée langagière dirigée contre cette conscience nouvelle. Mais cela signifie simplement que la lecture des lettres est devenue un luxe que quelques-uns (une future élite de *litterati*) pourront s'offrir. Non parce qu'ils seraient « réactionnaires » et qu'ils n'accepteraient pas les techniques nouvelles, au contraire : ils s'offrent le luxe de lire les lettres précisément parce que les techniques nouvelles rendent cette lecture inutile. En effet, et curieusement, les techniques nouvelles transforment la lecture des lettres en cette activité qu'elle était à l'origine : une démarche élitiste, contemplative, signe d'une certaine aisance. On lit des lettres non parce que cela serait utile, mais, au contraire, pour rompre avec l'affairement utilitaire. Et c'est là le sens originnaire du terme d'« académie » : un lieu de contemplation. Grâce aux nouvelles techniques, la lecture littérale redevient académique.

© Vilém Flusser



ERNST BARLACH